



Je jetai un cri et je m'évanouis. (Page 558.)

## PAULINE

PAR

ALEXANDRE DUMAS

(Suite.)

Il joua l'*Invitation à la valse* de Weber.

Jamais l'habile artiste n'avait poussé si haut les merveilles de son exécution, ou peut-être jamais ne m'étais-je trouvée dans une disposition d'esprit aussi parfaitement apte à sentir cette composition si mélancolique et si passionnée; il me sembla que c'était la première fois que j'entendais supplier, gémir et se briser l'âme souffrante, dont l'auteur du *Freyschütz* a exhalé les soupirs dans ses mélodies. Tout ce que la musique, cette langue des anges, a d'accents, d'espoir, de tristesse et de douleur, semblait s'être réuni dans ce morceau, dont les variations, improvisées selon l'inspiration du traducteur, arrivaient à la suite du motif comme des notes explicatives. J'avais souvent moi-même exécuté cette brillante fantaisie, et je m'étonnais, aujourd'hui que je l'entendais reproduire par un autre, d'y trouver des choses que je n'avais pas soupçonnées alors; était-ce le talent admirable de l'artiste qui les faisait ressortir? était-ce une disposition nouvelle de mon esprit? La main savante qui glissait sur les touches avait-elle si profondément creusé la mine, qu'elle y trouvait des filons inconnus? ou mon cœur avait-il reçu une si puissante secousse, que des fibres endormies s'y étaient réveillées? En tout cas, l'effet fut magique, les sons flottaient dans l'air comme une vapeur, et m'inondaient de mélodie; en ce moment je levai les yeux, ceux du comte étaient fixés de mon côté; je baissai rapidement la tête, il était trop tard; je cessai de voir ses yeux, mais je sentis son regard peser sur moi, le sang se porta rapidement à mon visage, et un tremblement involontaire me saisit. Bientôt Listz se leva; j'en-

tendis le bruit des personnes qui se pressaient autour de lui pour le féliciter; j'espérai que, dans ce mouvement, le comte avait quitté sa place; en effet, je me hasardai à relever la tête, il n'était plus contre la porte; je respirai, mais je me gardai de pousser la recherche plus loin; je craignais de retrouver son regard, j'aimais mieux ignorer qu'il fût là.

Au bout d'un instant le silence se rétablit; une nouvelle personne s'était mise au piano; j'entendis aux chuts prolongés jusque dans les salles attenantes que la curiosité était vivement excitée; mais je n'osai lever les yeux. Une gamme mordante courut sur les touches, un prélude large et triste lui succéda; puis une voix vibrante, sonore et profonde, fit entendre ces mots sur une mélodie de Schubert :

« J'ai tout étudié, philosophie, droit et médecine : j'ai fouillé dans le cœur des hommes, je suis descendu dans les entrailles de la terre, j'ai attaché à mon esprit les ailes de l'aigle pour planer au-dessus des nuages; où m'a conduit cette longue étude? au doute et au découragement. Je n'ai plus, il est vrai, ni illusion, ni scrupule, je ne crains ni Dieu ni Satan; mais j'ai payé ces avantages au prix de toutes les joies de la vie. »

Au premier mot, j'avais reconnu la voix du comte Horace. On devine donc facilement quelle singulière impression durent faire sur moi ces paroles de Faust dans la bouche de celui qui les chantait : l'effet fut général, au reste. Un moment de silence profond succéda à la dernière note, qui s'envola plaintive comme une âme en détresse; puis des applaudissements frénétiques partirent de tous côtés. Je me hasardai alors à regarder le comte; pour tous peut-être sa figure était calme et impassible, mais pour moi le léger froncement de sa bouche indiquait clairement cette agitation fiévreuse dont un accès l'avait pris pendant sa visite au château. Madame M... s'approcha de lui pour le féliciter à son tour; alors son visage prit l'aspect souriant et insouciant que commandent aux esprits les plus préoccupés les convenances du

monde; le comte Horace lui offrit le bras et ne fut plus qu'un homme comme tous les hommes; à la manière dont il la regardait, je jugeai que de son côté il lui faisait des compliments sur sa toilette. Tout en causant avec elle, il jeta rapidement de mon côté un regard qui rencontra le mien; je fus sur le point de laisser échapper un cri, j'avais en quelque sorte été surprise; il vit sans doute ma détresse et en eut pitié, car il entraîna madame M... dans la salle voisine et disparut avec elle. Au même moment, les musiciens donnèrent de nouveau le signal de la contredanse; le premier inscrit de mes danseurs s'élança vers moi, je pris machinalement sa main et je me laissai conduire à la place qu'il voulut; je dansai, voilà tout ce dont je me souviens; puis deux ou trois contredanses se suivirent, pendant lesquelles je repris un peu de calme; enfin une nouvelle pause, destinée à un nouvel intermède musical, leur succéda.

Madame M... s'avança vers moi; elle venait me prier de faire ma partie dans le duo du premier acte de *Don Juan*; je refusai d'abord, car je me voyais incapable en ce moment, toute timidité naturelle à part, d'articuler une note. Ma mère vit ce débat, et, avec son amour-propre de mère, vint se joindre à la comtesse, qui s'offrait pour accompagner; j'eus peur, si je continuais à résister, que ma mère ne se doutât de quelque chose; j'avais chanté si souvent ce duo, que je ne pouvais opposer une bonne raison à leurs instances; je finis donc par céder. La comtesse M... me prit par la main et me conduisit au piano, où elle s'assit : j'étais derrière sa chaise, debout et les yeux baissés, sans oser regarder autour de moi, de peur de retrouver encore ce regard qui me suivait partout. Un jeune homme vint se placer de l'autre côté de la comtesse, je me hasardai à lever les yeux sur mon partner; un frisson me courut par tout le corps : c'était le comte Horace qui chantait le rôle de don Juan.

Vous comprendrez quelle fut mon émotion; cependant il était trop tard pour me retirer,